Document généré le 23 avr. 2024 21:41

24 images

24 iMAGES

Faut-il mourir pour ça?

Simon Galiero

Numéro 126, mars–avril 2006

Jean Pierre Lefebvre

URI : https://id.erudit.org/iderudit/8896ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Galiero, S. (2006). Faut-il mourir pour ça? *24 images*, (126), 26–27.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Faut-il mourir pour ça ?

par Simon Galiero

Quelqu'un me disait récemment que pour faire ou vouloir faire du cinéma au Québec, il faut être fou. Mais outre le fait qu'on choisit la création parce qu'on a des comptes à rendre à des gens qu'on aime, qui vous ont aimés – ou détestés –, si je persiste à vouloir faire du cinéma, c'est qu'il présente une aventure profondément enracinée dans notre époque, une aventure qui est parfaitement à l'image de la vie contemporaine.[1]

Pourrait-on, aujourd'hui, faire un cinéma comme celui de Lefebvre, c'est-à-dire un cinéma de recherche et d'inventivité qui puise son identité dans un regard à la fois critique et amoureux du monde et de la collectivité ? Avec quelques autres, Lefebvre a profité d'une époque d'émulation, de découverte, de solidarité et de liberté, mots étranges qui sonnent parfois comme une incongruité à l'oreille de certains jeunes cinéastes d'aujourd'hui, habitués qu'ils sont à défendre des projets à l'intérieur d'un système bancal, froid, désincarné. Ce système récent, qui veut produire un cinéma « de qualité », donne parfois des choses intéressantes (comme le film ***C.R.A.Z.Y***) mais il n'est jamais aussi restrictif que lorsqu'il se complaît dans l'onanisme du succès, lorsqu'il s'abandonne au chauvinisme, au consensus et à l'autosatisfaction du parvenu. Même ceux qui désirent réaliser un cinéma populaire de qualité ne savent plus toujours s'y retrouver, faisant face au populisme triomphant, à la démagogie de la *recette qui marche* et à une *fonctionnarisation* aussi efficace que castratrice (et qui oublie trop souvent, comme nous l'avons évoqué dans le texte sur l'« Engagement », que ce sont les cinéastes qui se sont battus pour la création d'un système de soutien au cinéma).

Mais il n'y a pas que ça. Parce que notre époque est celle de l'apparence, et plus précisément de l'apparat, on ne peut se fier non plus à un simulacre de résistance fait du même toc que ce à quoi il prétend s'opposer : le phénomène Kino, par exemple, ou alors celui, plus large, du « court métrage ludique » dont on vante l'aspect de « divertissement artisanal » et à qui on rend le même culte qu'aux festivals de pubs. L'effet de ces deux phénomènes aux allures faussement rebelles m'apparaît plutôt comme celui d'un gigantesque coït mystificateur, avec cette même absence de rigueur dans la pensée et participant tout aussi bien à l'indifférenciation générale des œuvres. Ajoutons à cela que l'on n'est pas non plus obligé d'adhérer à un certain cinéma d'auteur prétendument « sérieux » et qui ne fait que reprendre les clichés de la tradition dont il se croit issu. La récupération mimétique et superficielle de certains signes communs aux films d'auteurs contemporains internationaux les plus reconnus peut souvent elle aussi n'offrir que leurre et habile séduction sans réelle profondeur.

En haut et ci-dessous : tournage de *L'homoman*.

Cela dit, il serait aussi trop facile de gémir éternellement face au Goliath commercial et populiste, ainsi qu'aux nains de jardin qui clament hypocritement en être l'opposition salutaire. On ne peut pas se contenter d'immobilisme uniquement parce que les temps sont présumés durs. D'ailleurs le sont-ils vraiment ? demanderont certains. Puisque les outils les plus légers et les plus économiques sont « à la portée de tous », pourquoi tant de jérémiades ? Peut-être parce que la démocratie (entendons cette « disponibilité à tous ») pendant si longtemps attendue présente désormais les limites de son avènement, vautrée qu'elle est dans sa propre résolution inutile. Comme le sont d'ailleurs bien d'autres idées, qui, à force d'être trimballées dans les affres de la démagogie ou de l'ignorance, finissent par n'être plus que l'ombre d'elles-mêmes. Une telle ère de simulacre tue les concepts les plus louables pour mieux les faire renaître sous une forme identique mais feinte, dépossédée de sa nécessité initiale au profit de la parade et de la singerie.

S'ancrer dans un univers de virtualité avec un désir de concret n'a alors rien d'évident, mais encore pouvons-nous aller puiser dans cet héritage qui nous a été laissé. Nous avons eu ici l'occasion de montrer un exemple qui prouve que le cinéma québécois s'est bâti avec une absence de moyens, de ressources, de références et ce face à une censure alors omniprésente. Même si cette censure est aujourd'hui bien différente, car beaucoup plus perverse, n'est-ce pas justement un défi encore plus méritoire que de vouloir l'affronter ? Les gens d'*Objectif* et les autres, ceux qui ont notamment construit cette Cinémathèque qui abrite encore des œuvres qu'ils avaient juré de nous transmettre un jour, ont tout fait pour nous offrir des outils de recherche et des possibilités d'invention, n'envisageant aucune distinction entre l'ancien et le moderne, entre le classique et l'avant-garde, soucieux de préserver pour mieux avancer. Ces valeurs-là ne

Étant forcé de travailler dans des conditions matérielles difficiles, je suis obligé de m'accorder à la situation sociale et politique qui les détermine, et je suis ramené à les comprendre et à vouloir y remédier. C'est une réaction en chaîne : la soumission à certaines conditions économiques sécrète un certain style de création, qui lui-même renvoie à tout ce qu'il y a derrière l'économie, et signifie toutes les structures du pays. C'est pourquoi notre cinéma est très concret : nous sommes forcés de le faire les deux pieds rivés sur terre [...]. Ce qui m'intéresse, ce n'est pas de faire des films, mais de participer à une aventure collective, de vivre une évolution qu'on ne peut plus éviter, qu'on a trop longtemps différée en remettant à plus tard la solution de tous nos problèmes, en nous reposant d'eux sur notre élite, surtout religieuse.[2]

sont pas inutiles, ne doivent pas être inutiles, même si la culture n'a plus toujours cette importance qu'on lui accordait, même si l'oubli est à l'ordre du jour, même si le voyeurisme se confond avec la réalité, même si le mensonge se trouve une niche toujours plus grandissante et même si, pourrait-on dire, « le monde est en train de s'effondrer »... Voilà toujours bien autant de sujets de film, argent ou pas, diffusion ou pas. Les moyens du métier de cinéaste sont souvent laborieux, mais les raisons de le pratiquer sont toujours plus nombreuses. S'il est une chose que Jean Pierre Lefebvre a démontré depuis quarante ans, c'est bien celle-là. Et s'il n'est plus forcément probable de faire exactement comme lui, de se tracer dès le départ un chemin dont on ne s'écartera jamais, peut-être est-il au moins possible de s'inspirer de cet esprit à la fois concret et désinvolte, sceptique et engagé. Pour conclure, nous vous proposons un extrait d'une lettre écrite par Pierre Perrault pour les *Cahiers du cinéma* en octobre 1967. Cette prose précise et juste nous a semblé pertinente pour exprimer l'admiration et l'amitié que nous éprouvons à l'égard du réalisateur du Révolutionnaire, et la reconnaissance pour ce legs qu'il nous a laissé et qu'il nous invite à mettre à profit.

« Jean Pierre Lefebvre est venu au cinéma par le chemin des salles, des ciné-clubs, des revues. Il a collaboré à *Objectif*. Il a analysé beaucoup de films. Il a renié beaucoup de choses. C'est un pur. Il ne fait pas de concession. Il fustige le présent. Et il se risque tête baissée dans le futur. Il s'engage dans ses propres manières. Il découvre son jeu, non sans pressentir que d'autres relèveront son intransigeance et déposeront contre lui les actes d'accusation d'une nouvelle pureté. J'apprécie son courage. Il a tout risqué, sans attendre que le cinéma vienne à lui. Au contraire, il le précède, il lui force la main, il joue contre toutes les règles, il a fait un cinéma du pauvre avec la sérénité d'un clochard qui vient de refuser un héritage, et il a gagné. »

1. Jean Pierre Lefebvre, *La Presse*, 12 mars 1966, p. 11.
2. Jean Pierre Lefebvre, *Les lettres françaises*, 3 janvier 1968.

***Le jour « S »* (1983).**